

20

REQUIEM

Henri Siino avait remplacé Ghylaine Povinah à la direction de La Farandole, juste avant la sortie de *Monsieur Pasteur*, et mes relations avec lui avaient été d'emblée aussi franches qu'avec elle. C'est lui qui eut l'initiative d'une nouvelle commande. Il était allé faire son marché à la foire de Bologne et en était rentré enthousiaste. Il avait rencontré le printemps, de plein fouet. Un printemps polonais nommé Wilkoń, Józef. Un grand type, puissant, qui distillait dans ses albums pour la jeunesse des images

d'une douceur infinie. Ses corbeaux baillaient des arcs-en-ciel. Il te révélait les mystères de la naissance du soleil dans une averse de neige, te déposait sur un cœur de marguerite et te faisait voyager au centre de la terre d'enfance. De la magie pure. Tu en oubliais la technique. Tu te persuadais que le monde était ainsi. Par sa malice, par sa subtilité attendrie, Józef t'accouchait d'une fraîcheur que tu avais égarée dans le labyrinthe emprunté à ta sortie du paradis. Lui, l'avait conservée. Il traversait couramment le passage, allant d'un bord à l'autre de la vie, rapportant de là-bas ses ménageries d'animaux paisibles. Parfois une mélancolie s'échappait, dans le battement de paupières d'un hibou, jetant une ombre sur la candeur. Discrète confiance sur l'état d'esprit du magicien. Forcément, avec tous ces voyages du paradis à la terre des hommes, les retours devaient finir par peser... Et dans le demi-mot du hibou, tu entendais soupirer une vieille patience, fatiguée de supporter l'inconséquence du monde, une amertume, où filtrait comme une mise en garde désabusée.

J'ignore comment s'était déroulée leur rencontre, je n'y assistais pas, mais Henri m'appela, emballé, dès son retour, pour me parler de Wilkoń :

— Il a organisé une suite d'images sur le thème des saisons. J'aimerais en faire un album, mais l'histoire

n'existe pas. En voyant les illustrations, j'ai pensé à toi. Tu pourrais l'écrire. *La Bibliothèque des enfants*, organise une rétrospective de son œuvre à Beaubourg et on a décidé de co-produire le catalogue de l'expo. Wilkoń sera à Paris la semaine prochaine. Il faut absolument que tu viennes. Tu verrais ses originaux, vous pourriez discuter. Qu'est-ce tu en dis ?

— Que je suis partant. Où, quand, quelle heure ?

En dépit des péripéties vengeresses qu'il avait provoqué, mon travail sur Pasteur m'avait plutôt réussi, mais je ne pouvais pas dire que j'étais aguerri.

Cette nouvelle commande étant radicalement différente de la précédente, je ne pouvais rien en extrapoler au plan de mon organisation ou de ma démarche, mais elle m'attirait irrésistiblement. J'aimais réagir sur des images. J'avais écrit *Le premier chant* sur ce principe. La plupart du temps, dans la conception des albums, le texte précède l'image, et l'illustrateur intervient à la demande de l'éditeur, qui a déjà retenu le manuscrit. L'illustrateur travaille sur commande et il a toutes les chances que sont boulot soit accepté. Avant d'en arriver à ce point, l'auteur, la plupart du temps, s'est déjà beaucoup opiniâtré. Ici, j'allais être dans la situation de l'illustrateur. Au niveau du principe seulement, car cela n'augurait rien de l'intérêt que mon

texte allait susciter. Mais quel élan ! Tout de suite, tu sens grésiller la haute tension.

Voilà pour le versant ensoleillé. Mais, recto verso, que serait le sud sans le nord ? Sur l'autre pente, la trouille me guettait évidemment, aussitôt mise en alerte par ma décision d'accepter ce projet. Car ma rencontre avec Wilkoń avait valeur d'engagement. Pas question de m'y rendre avec des *on verra bien*, en embuscade dans les arrières pensées. Après avoir dit oui, je savais qu'ensuite, je n'oserais plus dire non. Le pacte était scellé.

La rencontre avec Wilkoń avait duré deux bonnes heures, au milieu des bacs à albums de la petite bibli de Pompidou. J'avais apporté un magnétophone pour enregistrer notre conversation. Je ne voulais rien louper de la parole du maître. Je suis toujours ainsi. Assurer, garantir. Si je n'avais pas écrit des livres, j'aurais été fabricant de filets, de garde-fou, de casque de protections en tous genre, de gants, de chaussures à bouts renforcés, de baudriers, de mousquetons.

Quand je dis conversation, c'était plutôt Józef qui parlait, en excellent français. Moi, je me contentais d'écouter, en français également, vu que je ne connais pas d'autre langue, posant une question, de ci de là, pour

attester que j'étais bien présent. Le reste du temps, je me dilatais, j'ouvrais grand mes ouïes invisibles, je déployais mes antennes, pour absorber, capter, pomper toute cette substance sensible qui se répandait, la stocker avec doigté, comme un magasinier devant un inventaire de rosées, de fragrances, de lumières, de vapeurs, de contre-jours, de silences, de sourires et de petits sanglots pudiques.

Les originaux de notre futur livre étaient affichés à Beaubourg, mais je rentrai avec un exemplaire du catalogue de l'expo où la plupart figuraient, et des photocopies de crayonnés, d'esquisses, de rêves inachevés, que Józef m'avais remis.

Alors, je me suis mis au boulot

À moi les saisons. Printemps, été, automne, hiver, les quatre fils de la Terre. Józef avait imaginé une compétition, où chacun rivalisait de talent pour séduire leur maman...

Les saisons éclairaient mon jardin depuis toujours. Je les avais traversées au jour le jour, et subies, jadis, sans penser qu'elles pouvaient être une métaphore de l'existence, tant elles constituaient mon pain de vie quotidien. Le souvenir intense que j'en avais me permettait de nourrir mon désir gourmand d'écrire ce conte, mais il me fallait aussi de quoi habiter les arrières plans de la

trame sur laquelle j'allais le tisser, façonner la caisse de résonance de mon tambour, pour que les vibrations de sa peau en surface, prennent du modulé. J'avais besoin de consistant, une documentation, qui me permette de frayer d'autres sentiers que les miens, tout en me renvoyant à des itinéraires oubliés, où je n'avais pas idée d'aller fouiller.

J'ai potassé pas mal, en prenant force notes. Les mythes, les rites en relation avec les saisons : juifs, celtes, germains, chrétiens (chrétiens surtout, mon humus). Les *rogations*, par exemple – du latin *rogare* : demander –, quand le curé bénissait des échantillons de blé, de pain, de sel, apportés par les paysans, et qu'on processionnait encore dans les champs, en aspergeant de l'eau bénite sur les céréales en herbe. Je le sais. Je portais le bénitier. Un rite directement issu du paganisme.

Avec les *rogations*, on remontait les siècles passés, qui nous saluaient d'une petite brise légère, aussitôt aspirée par les *ave maria*.

La documentation, très vite tu y prends goût. Mais vient un moment où il faut tout arrêter, et urgemment. Halte-là ! Tu dois quitter le confort du savoir des savants, car tu commences à t'enivrer dans une recherche perpétuelle aux accents de fuite en avant. Alors tu te

décides à accepter tes lacunes, ton ignorance, et tu déverrouilles toutes tes sécurités.

Je n'ai pas écouté l'enregistrement de ma rencontre avec Józef Wilkoń. Je n'en avais aucun besoin. L'essentiel était en moi. J'ai donc écrit mon histoire, offert des mots aux images, et, lorsque mon texte a été accepté, modifié, suite aux échanges habituels avec l'éditeur, Józef offrait de nouvelles images à mes mots, qui s'étaient développés hors des chemins qu'il avait explorés.

Cette déambulation sereine et consentie, de lui vers moi, de moi vers lui, enrichit l'album. Il sortit à la rentrée 91, sous le titre : *Les quatre fils de la terre*. On était en automne, la saison où l'on récolte les fruits qui se conservent tout l'hiver.

Le rude hiver qui s'annonçait allait durer des années.

Le livre était franchement réussi. Les images, une explosion de fraîcheur et de jubilation. Quant à mon histoire, elle était simple et travaillée. Travaillée, comme on dit d'une voix qui module les nuances. On espérait beaucoup de cet album. On ne fut pas déçu. Il plut immédiatement et reçut le totem de l'album au salon de Montreuil qui suivit. La Farandole imprima un bandeau, pour annoncer la distinction, *Totem de l'album, salon du*

livre de jeunesse, Montreuil, comme on fait pour les livres sérieux des adultes, quand ils reçoivent un prix. Le bandeau ne suffit pas toujours à imposer un livre, mais cela réjouit le lauréat. Il porte la nouvelle à sa place. Très utile, car on est toujours un peu embarrassé pour l'annoncer. On se retient. Est-ce que je ne vais pas avoir l'air m'as-tu vu, champion du monde, qui attend sa giclée de *Marseillaise* sur les glandes lacrymales ?

Le premier tirage fut vite épuisé et on réimprima.

C'est à Montreuil, le jour de la remise du prix que les choses ont commencé à se détraquer. Sur le coup, on ne prend jamais garde à ces signes, surtout quand ils n'ont aucun rapport avec les événements qui attendent en coulisse. Ils préparent juste le terrain, en installant la dissonance. C'est plus tard, quand on y repense, qu'on les perçoit comme des signes avant-coureurs. Une sorte de rétromonition. Dans ce domaine, je suis assez bon. À la façon de la météo qui nous prédit le temps de la journée écoulée.

Télérama, co-organisateur avec le Salon, des Totems, avait pour l'occasion édité un tiré à part de sa liste annuelle des *cent meilleurs livres pour la jeunesse* – une pratique assez en vogue à l'époque, dans les hebdo nationaux, qui se souciaient de nos bouquins comme d'une guigne, 51

semaines par an.

En attendant l'heure de la distribution des trophées, ma femme, qui m'accompagnait, avisa une pile d'imprimés, en saisit un vite fait, coinça son sac entre ses jambes, avec son imper qui pendait sur son bras jusque par terre, et commença à feuilleter, impatiente :

— On va voir ce qu'ils disent de ton livre !

Elle arrive au bout de la brochure.

— J'ai dû le sauter ! fait-elle, avec son empressement qui tourne à l'énervé.

Elle reprend au début, farfouille, se retrouve à la fin une deuxième fois, recommence de la dernière à la première, à l'envers des fois, on trouve mieux, mais sans plus de succès, et me regarde, consternée :

— Mais... Il y est pas ! Ils l'ont pas mis ! Mais... tu as le prix du meilleur album et t'es même pas dans les cent ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça tient pas debout leur machin !

Ça veut dire que la logique de l'info ne se juxtapose pas toujours avec la logique de la réalité, mon amour. Qu'entre les deux, s'interpose tout un marécage de rampants, d'accointances, de copinages et de règlements de compte.

Elle est en est restée courbée, ma douce, un instant,

au sens le plus littéral de l'expression accuser le coup. Elle l'accusait, ah ça ! Limite asphyxie en urgence de bouche à bouche. Tellement aux antipodes des règles de vertu qu'elle inculquait à ses gosses de grande section de maternelle, ces manières de brigands sans foi, ni loi républicaine et laïque ! qu'il faut les voir pour y croire, et sentir leur poigne sournoise sur ton estomac, au point que tu n'oses plus te regarder qu'en détournant les yeux.

Ah, les sagouins ! Je n'ai jamais pardonné à *Télérama* d'avoir infligé pareille consternation à mon épouse. Et ce n'est pas la notule publiée deux mois plus tard, loin du salon, qui changea quoi que ce soit !

Au retour de Montreuil, une fois chez nous, à l'abri des sauvages, j'ai dit à Françoise :

— Tu n'achètes plus leur torchon, à ces incohérents ! Pour la téloche, prends le plus basique, le moins coûteux – c'est elle qui achète, pas moi –, et même le plus con si tu veux ! Ces intelligents ne feront plus couler leur encre dans la maison. Comme si on avait besoin de leur culture pour se culturer !

Exit *Télérama* !

Henri Siino était aussi écoeuré que moi, mais pas surpris pour deux ronds. Il m'expliqua comment la fameuse liste des cent meilleurs, était tombée du ciel. En fait,

c'étaient des libraires qui étaient responsables de cette sélection. Les *sorciers* et les *sorcières* de l'association des librairies spécialisées pour la jeunesse. Des connaisseurs, sans conteste. Chacun avait fait des propositions qu'il avait envoyées à l'une d'entre eux, qui en avait tiré la quintessence de la fameuse sélection définitive. Mon livre faisait partie de l'avant-dernier carré. Je le sais. Parmi le choix d'une copine libraire qui me l'avait dit. C'est au cours de la dernière phase, celle de la sublimation, qu'il s'était changé en vapeur dans une cornue de l'alchimiste en chef. Gérante d'une librairie parisienne, *La prairie bleue* ou quelque chose comme ça, elle était allergique au rouge, et forcément, ne pouvait pas piffer La Farandole.

À la fin du printemps précédent, avant la sortie des *Quatre fils*, je m'étais déjà rendu compte que le ciel était couvert. Pour la première fois depuis toujours, La Farandole faisait traîner l'envoi des relevés de compte et le versement des droits. Pour en avoir le cœur net, j'ai écrit au directeur de Messidor, le groupe dont La Farandole était une branche, comme Temps actuels, les Éditions sociales... Il m'a répondu sans me répondre, en me reformulant ma question, comme un fonctionnaire ministériel chargé de

répondre aux courriers des citoyens. Rien à en tirer.

C'est l'année suivante que des bruits ont commencé à courir, fondés, sans discussion possible. La faillite ne guettait pas. Elle était là, dans les murs, et commençait à piller. Tu as beau ne pas y croire. Tu as beau te dire : « Non, pas eux ! Pas de cette manière-là ! » C'est la fin et tu as mal. Tu penses aux copains, permanents de la maison, compagnons de route, de rêves, à cette atmosphère de travail enthousiaste qui te portait. Tu te revois avec eux, main dans la main sur l'essentiel, en dépit des détails auxquels tu imposais silence.

La colère te prend. La mauvaise colère qui te croche de ses mains noires. Et tu te mets à songer.

Ils étaient aux avant-postes, pourtant, tu te dis, ces copains-là. Ils ont vu arriver la tempête, l'ont peut-être accélérée, va savoir, vu que tu ne sais jamais rien dans ces moments-là, et ils n'ont pas moufté. Parce qu'ils ne pouvaient pas ? Parce que ces décisions leur échappaient, parce qu'ils étaient mortifiés, épouvantés de devoir à avaler le morceau qui se préparait ? Qu'est-ce que je sais, moi ! Dégringoler des cimes d'une cause pour te ratatiner sur l'angle du trottoir, ça t'éloigne pour un bout de temps du vol à voile. Et toi aussi tu dégringoles avec eux, en chute libre. Quel gadin ! Maman, quel gadin !

En 86, au moment de *Renvoyons la censure*, La Farandole avait réuni les témoignages des auteurs qui l'avaient soutenue, en une brochure intitulée : *Du pinacle au pilori*. Nous y étions de nouveau, au poteau de torture. Pas celui qu'on croyait, mais bien ficelés. La dernière étape avant le bûcher. Et le collectif des auteurs, qui commençait à rameuter dans la lutte finale pour réclamer des comptes, ne retarderait ni le jour, ni l'heure de l'exécution.

C'est à Aubagne, fin novembre 1992, que j'ai commencé à relever la tête. Je tirais la gueule et me tenais à l'écart. Pas dans mes habitudes. Mais je n'avais pas envie d'évoquer la cata, et ce qu'elle véhiculait de mensonges, d'abandons. Pas envie d'entendre les arguments de ceux qui minimisaient, fatalisaient. Il y en avait.

Une amie parvint tout de même à me brancher sur le sujet. Libre de parti, comme moi, énergique, pugnace, toute en extériorisation, le contraire de mézigue, plus ressasant et torturé que jamais.

— Qu'est-ce que tu en penses de cette cagade ? me fait-elle. Ça pue l'embrouille. On va pas se laisser faire, dis ! Il faut qu'on récupère nos bouquins. Je connais une avocate. Elle m'a déjà défendue plusieurs fois. Les éditeurs, ils jouent sur du velours avec les auteurs. Ils savent qu'ils

s'écrasent, qu'ils n'ont pas envie de se battre et qu'ils acceptent n'importe quoi. Mais je te promets que quand ils reçoivent du papier à en tête d'avocat, ils changent de couleur. C'est plus la même. Ils aiment pas et ils négocient. La Farandole, elle nous doit du fric. On va pas le lui laisser. Si on attend, on n'en verra jamais la couleur.

C'était son argumentaire, en résumé. À partir de là, deux jours on s'est monté le bourrichon, à Aubagne, aux repas du soir et petits déj. On supputait, s'encourageait, se reconfortait, tirait des plans, pour se bercer la tristesse, et faire bouillir la rage, parce qu'on voulait sortir par le haut de ce cloaque où l'on suffoquait.

C'était à Aubagne, j'ai dit. Aubagne, c'était pas rien. Un beau lieu de partage. Avec la masse vibrionnante de bénévoles qui organisaient ce salon du livre de Marseille, exilé quelques calanques plus loin, pour cause d'un succès croissant qui faisait de l'ombre à la culture officielle des maîtres de la Canebière. Tous à notre service, ils se plaçaient, ces fadas de la lecture de la première heure. Fers de lance du grand mouvement des fêtes du livre devenues salons, ils étaient. Venaient nous chercher, à Marignanne, nous conduisaient dans les écoles des quartiers nord et les biblis, avec amabilité, empressement, déférence parfois.

— Moi, je suis retraité. J'aide le salon. C'est un honneur

de rencontrer des écrivains.

J'étais gêné d'entendre ça. J'avais envie de le prendre dans mes bras, le gars, de lui dire :

— Putain, déconne pas. Arrête de te faire des idées. Tu m'as bien regardé ?

Rameuter les fraternités, en quelque sorte. Mais je ne répondis pas. Juste souri et remercié pour le dévouement. J'aurais endommagé son plaisir de rendre service, en le normalisant, j'avais senti. Il en avait besoin de ces idées, de ces illusions, qu'on résume pour aller vite, très vite et très en gros, en espoir de vie meilleure. Je les connaissais aussi ces illusions. Pas tout à fait de la même eau que les miennes, mais elles avaient la même fonction.

Et La Farandole inspirait une part de ce foisonnement, apportait de l'esprit, de l'élan. Ce n'était pas du vent, je peux en témoigner. Mais je ne me sentais plus à ma place, ici. Vaguement intrus, vaguement plus concerné par tout ça, vaguement trahi.

Je suis parti. J'avais dit oui à ma copine pour notre action de guérilla. Et quand c'est dit c'est dit. Je vais de l'avant, même si le mur m'attend. Retour dans nos pénates, on a organisé notre cavalier seul, sans se préoccuper des péripéties du collectif, dont je recevais les infos, comme

tous ceux qui avaient cotisé pour les timbres et les photocopies. Et je me suis attablé devant l'absurde, inconfortablement, pour y boire mon calice.

Première étape, l'avocate. Une fameuse, de réputation en tout cas – mais comment se fabriquent les réputations ? –, dans un très cosu quartier de Paris. Un soir de petits souliers. C'était la première fois que je rencontrais un homme de loi. Grâce à elle, et à mon amie qui m'avait entraîné là, avec mon consentement, j'ai appris beaucoup de choses que je ne savais pas. Ignorant, je croyais que justice et droit étaient synonymes, et que la loi était l'instrument de leur exercice. Donc pour moi, victime d'une injustice avérée – mes livres confisqués, mon travail non rémunéré, dont le dernier album qui avait pas mal cartonné, dans le sillage de son totem –, j'allais, grâce à la spécialiste de la loi qui connaissait tous les sésames, être rétabli dans mes droits. Elle expliquerait mon cas au tribunal, dans cette langue de robins que je ne comprenais pas, et basta.

Je fus donc très dérouté, quand ma défenderesse, après que je lui eus expliqué mon affaire qu'elle connaissait, car la copine était déjà passée par là, me demanda :

— Que voulez-vous que je fasse ?

J'en restai comme une poule devant un couteau. Moi, malade, j'entendais mon toubib me demander : « Quels médicaments voulez-vous ? »

J'ai bafouillé quelques « ben... euh... » et je l'ai laissé déployer sa science de la loi sur la propriété intellectuelle, en tous ses articles, alinéas et codicilles.

Comme la liquidation de Messidor était en cours, m'expliqua-t-elle en substance, on ne pouvait pas agir sur le fond, mais sur la forme. En référé, c'est-à-dire. La seule chance de récupérer des dommages et intérêts ? Non sûrement pas. Mes droits impayés ? Peu probable. Mes livres ? On a une chance.

J'aurais dû me barrer en courant. Mais je suis resté, couillon. À prendre pour une lâche fuite, si je décanillais, ce qui n'aurait été que pur bon sens. Déjà mouillé jusqu'au menton, j'ai dit d'accord à ma baveuse qui apportait son eau à mon moulin, me demandant jusqu'où le courant allait m'emporter. J'eus bientôt un commencement de réponse, en m'inquiétant de ce que je devais pour ce premier dérangement. C'est poli, n'est-ce pas ? Un peu rustique, mais poli. Et une petite avance pour les frais, puisque je poursuivais.

C'est alors que j'entendis ma bienfaitrice se lancer dans une diatribe indignée contre le ministre des finances

socialiste de l'époque (M. Charasse), qui venait d'assujettir les honoraires des redresseurs de torts à la TVA. Et la grosse, pas la petite qui aurait bien suffi. Dix-neuf soixante. À la charge des justiciables (évidemment, pas des avocats), en plus du fardeau de l'injustice qu'ils avaient déjà tant de mal à supporter.

— Convenons d'une provision de dix heures, me proposa-t-elle.

— Bien... si vous pensez que..., répondis-je en sortant mon carnet de chèques et en laissant pendre ma phrase, parce que j'allais bientôt avoir la réponse à la question qui me turlupinait depuis un moment : « Ça va me coûter combien cette pantomime, dans un si bel endroit ? »

Alors, elle eut un geste d'une grande élégance, comme si ces questions d'argent étaient, en définitive, triviales et subalternes, rapportées aux nobles principes de respect de la justice et de la dignité. Elle se saisit de sa calculette de poche et se livra à une multiplication que mes CM2 bien entraînés auraient pu faire de tête et les doigts dans le nez : le prix de dix heures TTC, sachant qu'une heure hors taxes est à mille balles !

— Tenez ! me dit-elle en me tendant sa machine pour que je lise le montant, comme si le prononcer, risquait de lui souiller les babines.

J'avais déjà fait l'opération et connaissais le résultat, mais je lus, par pure convention, sentant que je devais répondre à son geste par un geste semblable, formellement, à la façon des gosses qui jouent à la marchande, puis je fis mon chèque et le lui tendit, en lui disant à mon tour :

— Tenez !

Vite, vite, foutez le camp d'ici !

Je me levai. Elle se leva.

— Je vous appelle dès que j'ai des précisions.

— Bien maître. Merci maître. Au revoir maître.

J'ai descendu les escaliers en chancelant, assommé. Dix heures de boulot, onze mille neuf cent soixante balles. Douze mille. Plus d'un mois de salaire de ma pomme. En franchissant la Seine, je me suis appuyé contre un lampadaire et j'ai pleuré de rage. Il faisait nuit et froid. On était en plein cœur de l'hiver. Je repartis vers la porte d'Italie.

Je n'avais pas revu Henri Siino, depuis longtemps. Il n'était pas à Aubagne. De toute façon, je n'avais pas envie de le rencontrer. Pour dire quoi ? Tout était plié. Et puis, les constats d'échec, les regrets, j'aimais pas. Catalogués d'avance comme entourloupes, demi vérités, rideaux de

fumée blindés. Manipulations tout ça ! Je ne voulais pas m'y prêter. Trop peur d'être une proie facile à rouler dans la farine. C'est vrai quoi ! Tu m'expliques et je comprends. Tout ce que tu veux, même le pire. Et dès que je comprends, je m'efface, je m'avachis à excuser. Je ne voulais pas comprendre. Et puis, les amis étaient devenus des ennemis. On s'était déclaré la guerre, sans espoir d'armistice.

On s'est aperçus au salon de Montreuil, Henri et moi. Un an après la remise du totem aux *Quatre fils*, donc. La dernière fois. Et cette dernière, je ne savais pas que c'était en fait la der des der. J'étais à cran. Dans ces cas-là, on ne pense pas à demain, on ne se voit pas d'avenir. Il faut attendre que demain devienne hier, pour se dire que les choses sont passées et qu'elles ne reviendront pas. J'étais raide de colère et de rancune. Amidonné. Je n'ai pas mis les pieds sur le stand de La Farandole qui s'appelait maintenant Scandéditions, même pas approché, juste observé de loin, comme un lieu contaminé. Henri était là, une cigarette à la main. Nos regards se sont croisés. Je lui ai lancé ma fureur. Mais qu'est-ce que la fureur ? De la déception, sans plus, recuite par l'orgueil, et l'incapacité d'accomplir le moindre pas. La faiblesse de reconnaître qu'on n'est pas maître de la situation, qu'elle nous échappe

en nous bousculant, et qu'on est incapable d'accepter cette vérité. Convenir, transiger... Le grand défi.

Il eut un vague sourire. Comme s'il me disait qu'il aurait préféré que les choses se passent autrement entre nous. Simplement. Puis ce fut tout.

Sur le front, Messidor avait cessé ses activités fin juillet 92, et avait été repris dans la foulée par un sauveur, la société Scandéditions, dirigée par un maître repreneur nommé Jacques Wojcik. Scandéditions ! Ce nom, à lui seul, sentait le faux semblant, l'esbroufe, le calcul flambeur qui tente un coup en se préparant déjà à reprendre ses billes.

Mon référé se préparait. Mais il fallut encore assigner le nouvel éditeur, c'est-à-dire l'avertir qu'on l'attaquait, que ça allait péter des bulles dans son tonneau, par un courrier spécial transmis par porteur, un huissier dont il fallait payer la course. Hé, c'est le requérant qui casque ! Rac !

— Et si vous pouviez aussi m'envoyer des exemplaires de tous vos livres, me demanda l'avocate. Que le tribunal ait du concret sous les yeux, afin de mieux évaluer votre préjudice.

— Bien maître, bien sûr maître.

Je ne les avais pas tous. Je dus courir en racheter chez le libraire, sachant que ces exemplaires vendus, sur

lesquels il encaisserait, lui, ses trente trois pour cents de marge commerciale, ne généreraient jamais pour moi le moindre centime de droits. Mais quand le vin de la cause est tiré...

Et puis le référé est arrivé. L'audience s'est tenue, examinant nos revendications à travers le prisme des subtilités du code de la propriété intellectuelle, et l'ordonnance, dans ses attendus, décida que : « le trouble dont se plaignent les demandeurs n'a pas un caractère manifestement illicite, de sorte que leur demande ne peut être accueillie par le juge des référés. »

Autrement dit : « Allez vous rhabiller ! »

Le tribunal pourtant, nous offrit un lot de consolation. Il nomma un expert pour examiner les comptes de Scandéditions, afin de nous remettre l'état exact des ventes de nos livres – pas de nous les faire payer –, fixant la provision – le salaire – de l'expert à six mille francs. Et re-rac !

Mauvaise farce. Elle me paraissait cousue de fil blanc. Fallait-il tout le tintouin d'une avocate, d'un huissier, d'un expert et d'une audience pour le savoir ? Le petit commerce de la justice.

— Pressurons les gogos, tant qu'on les tient ! avais-je l'impression d'entendre.

Dans une dernière maculation d'indécrottable angélisme, je demandai à mon avocate si je pouvais récupérer mes livres, qu'elle avait remis à la Cour.

— Non, me répondit-elle, ce ne sera possible.

— Le tribunal les conserve comme pièce à conviction, sans doute.

Quel âne ! Je me croyais dans un feuilleton policier.

— Pas du tout. La présidente les a trouvés excellents. Elle m'a dit qu'elle en ferait cadeau à sa petite fille, qui est une grande lectrice.

— Ah bon !

Friande de pourboire, ma jugesse. Elle se gratifiait sur le bête, en somme.

Nanti des références de mon référé, qui m'en avait appris suffisamment, je n'ai pas poussé plus avant mon exploration des arcanes de la justice.

Tu te sens vraiment le roi des cons, quand tu t'es fait circonvenir, comme ça, sur grand écran. Tu prends le ciel à témoin, pour qu'il accompagne ta solitude, un brin. Mais il est lourd et noir, c'est son jour de congé, et tu te mets à rêver qu'il soit bleu.

Je m'étais attablé pour boire ce calice. Il en restait quelques gouttes au fond. Elles avaient un parfum de lutte des classes et de baise couillon. Messidor, par courroie de transmission interposée, en était tout de même le champion. Pas vrai ?

Les auteurs de la maison étaient contractuels. Ils sont tous sortis du conflit en slips, sous-tifs et bas bleus. Rien que de très habituel. Les employés, eux, de vrais travailleurs protégés par le code du travail, furent un peu mieux lotis, enfin disons moins mal.

Ce naufrage se fit sans le moindre ramdam. Et ce silence ajoutait du mépris. Même la presse, culturelle ou d'investigation, n'a jamais ramené sa fraise pour chercher à comprendre comment ce désastre avait été possible. *Le Monde* publia un vague article¹ annonçant la mise en redressement judiciaire de Scandéditions, le repreneur de Messidor qui sombrait à son tour, sans effleurer les raisons de la première faillite (prononcée fin juillet 92), puis deux mois plus tard², un avis de décès intitulé « La deuxième mort de Pif », sans aller au-delà de la componction nostalgique. Circulez y'a rien à voir !

À part une jeune étudiante en journalisme, dont

¹ Le 9 mars 1994.

² Le 11 mai.

l'enquête sur ce sujet constitua son mémoire de fin d'études, personne ne fouilla jamais les causes de cette bérézina. C'était à se demander si elle avait réellement existé.

Aujourd'hui, la tempête s'est calmée. Sur le rivage, il m'en reste une jonchée d'écume triste et dans un creux de rochers, protégé de la tourmente, Henri, dans sa dernière livrée, cigarette à la main, et son demi-sourire au lèvres, déçu.

Nous ne nous reverrons jamais.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com